

PÈRE CYRILLE ARGENTI

VIVRE LA TRADITION

Ces textes sont adaptés des émissions radiophoniques du Père Cyrille Argenti, diffusées sur Radio-Dialogue, radio œcuménique marseillaise dont il fut l'un des fondateurs.

Livret n° 65

Copyright : Radio-Dialogue 2010

VIVRE LA TRADITION

Un très beau texte de la commission Foi et Constitution du Conseil Œcuménique des Églises, datant de 1963, nous dit : « Nous pouvons dire que nous existons comme chrétiens par la Tradition de l'Évangile [c'est-à-dire la transmission de la Bonne Nouvelle], attestée dans l'Écriture et transmise dans l'Église et par elle, par la puissance du Saint Esprit. Prise dans ce sens, la Tradition est actualisée dans la prédication de la Parole, dans l'administration des sacrements, dans le culte, dans l'enseignement chrétien, dans la théologie, dans la mission et le témoignage rendu au Christ par la vie des membres de l'Église. Ce qui nous est transmis par la Tradition est la foi chrétienne, non seulement comme un ensemble de doctrines, mais comme une réalité vivante et transmise par l'opération du Saint Esprit. Nous pouvons parler de la Tradition dont le contenu est la révélation de Dieu, le don qu'Il a fait de Lui-même en Christ, sa présence dans la vie de l'Église. »

Le Saint Esprit, acteur de la Tradition

Ce texte assez dense – qui peut, à mon sens, faire l'unanimité des catholiques, des protestants et des orthodoxes – a été énoncé dans une réunion de la commission Foi et Constitution, à Montréal, et, deux ans plus tard, il y a eu un texte de Vatican II très proche de celui-là. La prédication des apôtres, c'est-à-dire l'annonce de l'Évangile, de la Bonne Nouvelle, est conçue dans ce texte comme la source commune, à la fois des textes écrits du Nouveau Testament, et de toute la prédication par les apôtres de la Bonne Nouvelle. Cette Bonne Nouvelle est la Parole de Dieu et cette Parole est quelqu'un, le Verbe divin, la deuxième Personne de la Trinité. Par conséquent, la transmission de la Parole, c'est Lui, et cette permanence de la présence du Christ dans son Église est l'œuvre du Saint Esprit. C'est le Saint Esprit qui rend présent le Fils, c'est Lui qui L'a rendu présent dans le sein de la Vierge Marie, Lui qui sans cesse Le rend présent dans l'Église. On peut donc dire que la Tradition est la vie de la Parole dans l'Église par l'action permanente du Saint Esprit. De même que vous diriez qu'un arbre est le même aujourd'hui et il y a cinq ans, de même l'Église est la même parce qu'elle vit et que cette vie est le Saint Esprit. C'est le Saint Esprit qui assure la pérennité, la permanence de la présence de la Parole dans l'Église. Cette vie du Christ dans l'Église, cette action du Saint Esprit qui transmet la Parole de génération en génération, c'est la Tradition.

L'Église est le corps du Christ, c'est en elle que tout se passe, elle est le lieu où la Parole de Dieu habite et résonne. Par conséquent, opposer la Tradition à la Parole n'a pas de sens car la Tradition est la présence de la Parole dans l'Église, qu'elle soit écrite ou prêchée. Il s'agit de bien identifier la Parole avec la Personne du Fils et la Tradition avec l'Esprit.

Il n'y a pas besoin d'un garant du Saint Esprit dans l'Église. C'est le

consensus de l'Église qui montre comme conforme ce qui y est dit et enseigné. La conscience d'Église est une réalité mystérieuse. L'Église est garante de la transmission de la foi puisqu'elle est le lieu où résonne la Parole. La fameuse querelle de savoir si c'est le concile ou le pape qui est le garant est une fausse problématique. Ce n'est ni l'un ni l'autre : le Saint Esprit souffle où Il veut et le concile n'est reconnu comme œcuménique que s'il a été accepté par le peuple de Dieu. L'enseignement de l'Église doit s'identifier avec la prédication des apôtres. Je ne pense pas qu'il y ait de critère juridique ou institutionnel qui puisse juger de l'authenticité d'un concile. Saint Grégoire de Naziance, au plus fort de la querelle arienne, arrivant comme patriarche de Constantinople, ne trouve qu'une seule église qui soit restée orthodoxe dans cette grande ville qui en compte une multitude. Les orthodoxes étaient minoritaires à un certain moment dans l'institution même de l'Église.

Le Saint Esprit a agi dans les conciles à travers des réunions tumultueuses, où l'on criait et se disputait, où parfois même on se battait, et cependant la Parole est passée ! Dans les conciles se trouve une continuité de la Parole de Dieu où, chaque fois, l'essentiel est préservé et relancé, contre ceux qui auraient rendu impossible le salut en faussant la vérité qui nous libère. L'Esprit Saint vit dans l'Église, Il vit dans la conscience de tous ses membres et c'est dans le consensus de l'Église, c'est-à-dire la voix de l'Esprit Saint, que s'exprime, non pas par une autorité, ni par un individu, mais dans l'accord des croyants à travers le temps et l'espace, le signe de ce que « l'Esprit dit aux Églises »¹ et le signe qu'une parole est conforme à la Tradition.

La Tradition doit sans cesse être purifiée des traditions. Il ne faut pas confondre les petites coutumes locales et folkloriques avec cette action du Saint Esprit rendant la Parole présente. La Tradition, c'est la vie de la Parole dans l'Église, la vie qui fait qu'un arbre est le même hier et aujourd'hui, même s'il a grandi entretemps, que vous êtes les mêmes qu'il y a quelques années, bien que vous ayez changé entretemps. La vie d'une personne est ce qui assure son identité à travers le temps. Ce qui assure l'identité de l'Église à travers les siècles, c'est cette action du Saint Esprit qui est la vie du Christ dans l'Église.

Refléter le visage du Christ

La Tradition est tout ce qui tient à la personne même du Christ, contemplé dans le Saint Esprit. Si je vous dit par exemple : « Il faut brûler un hérétique », cela est contraire à l'Esprit du Christ. C'est une hérésie, celui qui dit cela est en contradiction avec la pensée, avec le caractère profond du Christ. Ce n'est donc pas la Tradition de Celui qui a dit : « Que celui qui veut Me suivre renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il Me suive. »² Si j'ai une attitude ou une parole contraire à une parole ou à un comportement du Christ, je ne suis plus dans la Tradition, je suis dans l'hérésie.

Je dirais qu'être orthodoxe au sens étymologique – qui est finalement le seul qui compte – c'est-à-dire avoir la vraie foi, c'est présenter du Christ une image, une icône, authentique. Si je déforme le visage du Christ, si je présente Dieu comme

méchamment, je ne suis plus dans la Tradition. Si j'attribue au Christ des pensées qui ne sont pas les siennes, contraires à son Esprit, à sa vie, si, par exemple, je présente la Croix du Christ comme un instrument de combat, ainsi que l'ont fait les croisades, et non comme le signe de l'amour de Dieu, je ne suis plus dans la Tradition.

La Tradition est un miroir parfaitement plat qui reflète authentiquement le visage du Christ. Mais si mon miroir est légèrement convexe ou concave, il va caricaturer le visage du Christ. Nous sommes toujours en danger de déformer. Quand je suis en train de prêcher ou de faire une conférence et que je vois sur le visage de mes auditeurs une grimace, une gêne, je sais que ce que je dis n'est pas vraiment orthodoxe et que j'ai besoin de remettre les pendules à l'heure, de corriger ce que je viens de dire.

La parole de saint Jean : « Et le Verbe s'est fait chair »³ est particulièrement précieuse pour les orthodoxes. Nous pensons en effet que la caractéristique de la foi chrétienne, qui la distingue des deux autres grandes religions monothéistes, est la croyance en un Dieu incarné, un Dieu fait chair, un Dieu fait homme. Nous assumons alors toutes les conséquences de cette Incarnation. Nous pensons vraiment que Dieu s'est fait chair et, par conséquent (là, nous avons une différence de sensibilité avec les protestants), c'est dans le corps même de l'homme et de l'Église que se manifeste la présence du Verbe. Nous pensons que nous ne pouvons pas prier sans notre corps, nous ne pouvons pas célébrer un sacrement sans matière, car la matière et la chair ne sont pas imperméables au Saint Esprit. Par conséquent, la vie conjugale peut et doit être sanctifiée dans ce que nous appelons le sacrement du mariage. Le visage du Christ, étant donné que le Fils de Dieu s'est fait chair, peut être représenté en icône. Nous n'avons pas peur de toutes ces manifestations matérielles de l'Incarnation, nous prenons vraiment au sérieux l'entrée dans la chair du Fils de Dieu.

Qu'est-ce qu'un sacrement ? Ce n'est pas un rite institué par l'Église. Un sacrement est un acte du Christ, la Parole rendue présente et vivante par le Saint Esprit aujourd'hui. C'est l'actualisation de la Parole, le Verbe rendu présent aujourd'hui, c'est la vie.

« Faites ceci en mémoire de moi. »⁴ C'est une Parole qui est vécue en actes : la Tradition est aussi un style de vie. Lorsque saint Basile fonde des orphelinats, des maisons de retraite et des hôpitaux – la Basiliade – toute cette ville de charité qu'il a édifiée ne fait qu'un avec son enseignement. Aider le frère fait partie de la Bible vécue. La Tradition de l'Église, c'est la Parole de Dieu se manifestant dans un certain style de vie de toute une communauté. Le témoignage des martyrs fait partie de la Bible vécue. « Ce n'est pas celui qui dit Seigneur, Seigneur, mais celui qui met en pratique ma Parole qui entrera dans le Royaume de Dieu. »⁵ Toute la communauté chante et met en pratique la Parole de Dieu dans la vie sociale. Ce que l'on appelle par exemple les canons de l'Église, c'est-à-dire les règles qui en régissent la vie, dont on se moque souvent comme s'il s'agissait de recueils juridiques, constitue tout simplement la mise en pratique des commandements de l'Évangile. Lorsque vous lisez un texte de la Bible et qu'ensuite vous précisez

comment il doit être appliqué dans la vie quotidienne de la société Église, il s'agit simplement d'une mise en pratique ! La Tradition rejoint alors la Bible.

La Tradition vécue dans la liturgie

La liturgie eucharistique est par excellence le lieu où la Tradition se manifeste, le moment où la Parole de Dieu est entendue, se fait chair et où le Christ ressuscité vit dans l'Église. Le mot « traditionnaliste » fausse le mot « tradition ». Au concile de Vatican II, il s'agissait d'un retour à la Tradition liturgique de l'Église. Il y a une Tradition liturgique, c'est-à-dire une continuité entre les liturgies des premiers siècles et la liturgie actuelle. La structure est la même depuis l'époque des apôtres. L'aberration des traditionnalistes est d'idolâtrer la liturgie du XVI^e siècle. La liturgie eucharistique est vraiment l'une des plus belles expressions de la Tradition de l'Église.

Il est important de distinguer l'individuel du personnel. L'individuel, c'est moi tout seul, le personnel, c'est moi en relation avec les frères, moi dans l'Église et devant Dieu. Le jour de la Pentecôte, le Saint Esprit est descendu sur chacun des disciples assemblés en Église, en relation avec les autres. Un culte où une seule personne parle, c'est individuel, ce n'est plus l'Église. L'Église est l'ensemble, ce que les Russes appellent la *sobornost*, être ensemble, être avec, être en relation avec les autres, à l'écoute. « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, Je suis au milieu d'eux. »⁶

NOTES

1. Ap 3, 22.
2. Mt 16, 24.
3. Jn 1, 14.
4. Lc 22, 19.
5. Mt 7, 21.
6. Mt 18, 20.

LA LITURGIE, UNE FAÇON DE VIVRE LA PAROLE DE DIEU

J'aimerais concrétiser le lien entre Écriture et Tradition en l'illustrant par celui qui existe entre Bible et liturgie. Dans l'Église orthodoxe, la Bible et la liturgie sont en effet intimement liées, tissées l'une dans l'autre, ce qui permet d'apprécier l'unité profonde entre l'Écriture sainte et la Tradition.

Une liturgie biblique

La liturgie (non seulement la célébration eucharistique, mais tous les offices de l'Église) n'est autre chose que la Parole de Dieu chantée et vécue par l'assemblée. Relisez les offices orthodoxes, les offices chantés. Si on les écoute d'une oreille distraite, on est captivé par la beauté de la mélodie, par la beauté du rite. Mais si on prête un peu attention, on verra que les liturgies orthodoxes sont un tissu de commentaires et de citations bibliques. C'est la Bible, non pas lue dans un livre, mais chantée par l'assemblée. Lorsque l'on chante quelque chose, on le vit. Lire un livre est le privilège d'un milieu fermé, qui aime lire. La masse du peuple, pendant des siècles, a été analphabète, et aujourd'hui encore, elle ne lit pas de livres un peu sérieux. En revanche elle aime chanter.

Il n'y a pas dans l'Église orthodoxe ce que j'appellerais des « petits cantiques improvisés ». Les cantiques y sont tous bibliques, comme le Magnificat ou les odes bibliques que nous chantons aux matines. Ce sont les textes mêmes ou les commentaires directs des textes de l'Ancien et du Nouveau Testament. C'est la Bible, vécue par le chant, chantée par le peuple et, par conséquent, vécue par le peuple. La liturgie est la Bible intensément vécue dans le cœur, de même que l'icône est une Bible en images. Les icônes de l'Annonciation, de la Nativité du Christ, du Baptême, de la Transfiguration, de l'entrée à Jérusalem, de la mise en Croix, de la tombe vide, de la Résurrection, de l'Ascension, de la Pentecôte et ainsi de suite représentent la Bible. Dans la liturgie, il y a toute une méditation et une richesse bibliques. C'est la Bible, mise chaque jour à la portée de tout le peuple, enfants inclus. Ce n'est pas un livre mort. Il ne faut pas idolâtrer la Bible et cela vaut autant pour l'Ancien Testament que pour le Nouveau.

La liturgie de Noël

J'aimerais montrer cela par des exemples concrets tirés des liturgies des grandes fêtes. Commençons par la liturgie de Noël. Tant la veille de la fête que le jour incluent de nombreuses lectures bibliques. Celles-ci, s'insérant dans la liturgie, donnent non seulement le sens profond de la fête, mais, par leur insertion dans l'office, mettent les textes à la portée de tout le peuple. On pourrait dire que les liturgies de l'Église orthodoxe sont la Bible méditée, commentée, vécue, chantée, actualisée. La liturgie est la Bible vécue en Église, pensée en Église, commentée en Église. Quant à la liturgie eucharistique, c'est la Bible actualisée par le Saint Esprit.

La veille de Noël, on lit un texte de l'Ancien Testament tiré du livre de Daniel¹. C'est l'interprétation par Daniel d'un rêve de Nabuchodonosor. Le roi voit, dressée dans la plaine, une immense statue, avec la tête en or, les épaules et la poitrine en argent, les reins en bronze, les pieds en partie en fer et en partie en argile. Il voit ensuite un rocher qui se détache de la montagne sans avoir été touché par une main d'homme et cette pierre dégingole, dévale la pente pour venir heurter la statue. Celle-ci est alors réduite en poussière et le rocher prend sa place. Le rocher grandit, grandit jusqu'à couvrir la surface de toute la terre.

Voilà le rêve de Nabuchodonosor, dont Daniel explique le sens. Il dit au roi : « Tu vois, la tête de cette statue, la tête en or, représente, ô grand roi, ton

royaume, le plus grand de tous les royaumes. Les épaules et la poitrine en argent représentent un autre grand royaume qui surgira après le tien. Puis les reins en bronze représentent un troisième empire qui surgira par la suite. Enfin, les jambes en argile et en fer représentent un empire divisé contre lui-même, qui prendra la suite des trois premiers. Le rocher détaché de la montagne sans être touché par une main d'homme représente le Royaume du Messie, le Royaume de Dieu, qui surgira et brisera tous ces royaumes de la terre. Il prendra leur place pour s'étendre progressivement sur le monde entier. »

En d'autres mots, le rêve a une portée messianique. Donc, lorsque nous fêtons Noël, nous découvrons le sens de ce texte biblique de l'Ancien Testament. Nous découvrons que le Fils de Dieu surgissant sur la terre, dégringolant du ciel pour arriver sur la terre, va remplacer petit à petit tous les royaumes terrestres : le royaume de Nabuchodonosor, l'empire de Darius qui le suivra, l'empire d'Alexandre, l'empire romain divisé contre lui-même. Tous ces empires successifs, tous ceux d'ailleurs qui se succéderont ensuite au cours de l'histoire, tous ces empires terrestres passent, mais le Royaume de Dieu inauguré le jour de Noël, lui, ne passera jamais. Il est destiné à englober la terre tout entière. Voilà donc la fête de Noël, qui apparaît comme la réalisation de la prophétie de Daniel. Ce texte biblique prend un relief extraordinaire lorsqu'il est vu et médité à travers la fête de Noël.

Il en est de même pour de nombreux textes du prophète Isaïe, qui sont lus au cours des fêtes de Noël, notamment ce fameux texte : « La Vierge enfante, elle met au monde un fils, Emmanuel est son nom. »² Ce texte extraordinaire prend tout son relief à Noël, lorsque la prophétie se réalise. Je sais bien que dans le texte hébreu, le mot n'est pas « la Vierge » mais *alma*, qui signifie à la fois « vierge » et « jeune femme », mais lorsque le texte d'Isaïe fut traduit en grec par les Juifs d'Alexandrie, au cours du II^e siècle avant Jésus Christ, les Juifs helléniques traduisirent *alma* par le mot grec *parthenos* qui veut dire vierge. La tradition juive et la

traduction grecque des Septante interprètent donc bel et bien le mot *alma* comme signifiant vierge. On peut dire que les traducteurs, ces soixante-dix Juifs d'Alexandrie, sont eux aussi inspirés, comme les auteurs de la Bible. Ce texte grec de la Bible est le plus connu des auteurs du Nouveau Testament qui le citent sans cesse. On peut donc bien dire que le texte d'Isaïe est : « La Vierge enfante, elle met au monde un fils, Emmanuel est son nom. »

Emmanuel veut dire « Dieu avec nous ». Ce chant est repris dans les offices de Carême de l'Église orthodoxe : « Dieu est avec nous, peuples, sachez-le et soumettez-vous, car Dieu est avec nous. » Dans ce chant, on découvre tout le sens de Noël : « Dieu nous a visité », chante-t-on. C'est tout le texte d'Isaïe, non seulement lu, mais commenté par les chants.

De même, on lit à Noël un autre texte d'Isaïe : « Un fils nous est né, Dieu fort. »³ Ce texte est très étonnant : le fils qui va naître, le Messie, reçoit le nom de « Dieu fort ». Je pense que c'est le seul texte de l'Ancien Testament qui donne précisément et explicitement au Messie, au fils, le titre de Dieu. On m'a dit que c'est ce texte qui a été à l'origine de la conversion à Jésus Christ du grand rabbin de

Rome, à la fin de la deuxième guerre mondiale, une très grande personnalité qui avait joué un rôle décisif dans la résistance italienne.⁴

Enfin, nous lisons le psaume 2 : « Avant l'aurore, Je T'ai engendré », qui souligne bien que le Messie est le Fils, qu'Il est né « avant l'aurore », c'est-à-dire qu'Il préexiste à la création.

L'icône de la Nativité

Non seulement Noël est la célébration de ces textes de l'Ancien Testament, auxquels s'ajoutent tous ceux du Nouveau décrivant la Nativité – tirés des Évangiles de Mathieu et de Luc – mais ces textes sont également illustrés par l'iconographie. La Tradition rejoint à nouveau ici l'Écriture. Dans l'icône orthodoxe de la Nativité, Joseph est toujours placé à l'écart. On ne le voit pas à côté de la crèche mais à quelque distance, la tête entre les mains, réfléchissant, tourmenté par le doute. L'icône exprime la phrase de l'Évangile de Mathieu : « Il décida de la répudier en secret. »⁵ Joseph a donc réellement douté de sa fiancée, c'était normal. Mais on l'oublie trop et l'icône de Noël nous le rappelle, ainsi que les chants dans les offices qui précèdent Noël. Ils expriment textuellement ce doute effroyable de Joseph, en même temps d'ailleurs que la douleur et l'angoisse de la Vierge. N'oublions pas que, d'après la Loi de Moïse, Marie aurait pu être lapidée comme femme adultère.

Cette icône de la Nativité, ainsi que les offices qui précèdent la fête, nous montrent aussi Marie rassurant Joseph par son regard tourné non pas vers l'enfant de la crèche, mais vers son fiancé, comme si, par son regard, elle exprimait le message de l'ange qui nous est raconté dans l'Évangile : « Joseph, ne crains pas de prendre auprès de toi ta fiancée, car l'enfant qu'elle a conçu a été conçu du Saint Esprit. »⁶ Ce message de l'ange est traduit à la fois par le regard de Marie et par les textes mêmes de l'office, qui nous disent que Joseph, rassuré par les paroles de Marie, mais aussi par la lecture d'Isaïe, accepte finalement de prendre Marie auprès de lui. Il croit le message qu'il reçoit en rêve. Quel acte extraordinaire de foi d'accorder assez de confiance à un rêve pour prendre auprès de lui une femme qui attend un enfant et croire qu'elle est enceinte du Saint Esprit ! Tout cela est commenté dans les offices. Les récits bibliques y prennent un relief extraordinaire, à la fois par les cantiques et par l'icône. C'est vraiment la Bible méditée, actualisée, vécue.

La fête de la Théophanie

On retrouve quelque chose de semblable dans les offices de toutes les grandes fêtes. Prenons le cas de la Théophanie, la grande fête du 6 janvier où les orthodoxes célèbrent le Baptême de Jésus. Dans l'Évangile de Marc, nous lisons que, quand Jésus remonta des eaux, le ciel se déchira – la phrase est d'ailleurs du prophète Isaïe – et que l'on entendit la voix du Père disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé ». L'Esprit sous forme de colombe vint se poser sur la tête de Jésus.⁷ On retrouve ce récit dans les quatre Évangiles.

Après la lecture de ces textes, tout le peuple se met à chanter le cantique suivant, qui est la méditation de l'essentiel du message biblique : « Dans le Jourdain,

Seigneur, lorsque Tu fus baptisé, fut manifestée l'adoration de la Trinité. Car la voix du Père se fit entendre, T'appelant Fils bien-aimé, et l'Esprit, sous forme de colombe, confirma la vérité de cette parole. Ô Christ Dieu, qui nous es apparu et qui as illuminé le monde entier, gloire à Toi ! » Voilà donc l'Église méditant le texte biblique et y découvrant la révélation du mystère trinitaire.

Le texte est mis à la portée de tout le peuple par un office de bénédiction des eaux où le Jourdain est représenté par une cuve pleine d'eau. C'est l'actualisation du texte biblique, où l'on prie : « Ô Roi, ami des hommes, sois présent maintenant par la visitation de ton Saint Esprit et sanctifie cette eau. » L'eau qui est dans la bassine est, par le Saint Esprit, identifiée à celle du Jourdain. Le temps est transcendé, court-circuité,

l'événement de l'Esprit Saint descendant sur les eaux du Jourdain et se posant sur la tête de Jésus est actuel. Les prières de bénédiction du 6 janvier sont les mêmes que celles que nous lisons quand nous bénissons les eaux avant le baptême, c'est-à-dire que tout le mystère du Baptême de Jésus, qui est en même temps la révélation de la Trinité, est vécu par l'Église au moment de la Théophanie. Il est aussi vécu par chacun de nous qui l'adopte et se l'approprie au moment de son baptême.

Le Saint Esprit descend sur ces eaux dans lesquelles nous allons être baptisés pour que notre baptême soit notre greffe sur Jésus baptisé dans le Jourdain.

Tout ce que le Christ fait en étant enseveli dans les eaux du Jourdain, immergeant la nature humaine héritée d'Adam, la faisant mourir dans les eaux du Jourdain, la noyant avant de la faire mourir sur la Croix – ce baptême de Jésus qui préfigure sa mort – est en quelque sorte vécu dans la bénédiction des eaux, les eaux qui servent à notre baptême. La liturgie et le sacrement sont ainsi l'actualisation et l'appropriation par chacun de ce que l'Écriture nous enseigne. L'événement biblique, raconté par la Bible, est vécu par l'Église et le croyant se l'approprie. La Tradition est justement le fait de vivre l'événement biblique. Nous ne sommes pas des spectateurs ou des auditeurs de la Bible. Par la liturgie et le sacrement, nous sommes des acteurs de la Bible.

L'office du mariage

De même, dans l'office du mariage, nous commençons par évoquer tous les saints couples – Abraham et Sarah, Isaac et Rebecca, Jacob et Rachel, Moïse et Séphora, Joachim et Anne, Elisabeth et Zacharie – dont la fidélité et l'amour ont préparé, ont rendu possible l'Incarnation dans la chair d'Israël du Fils de Dieu. Ensuite, nous couronnons le couple qui se marie, en sorte qu'il vient s'insérer dans tous ces couples bibliques et devient lui aussi le lieu de la présence du Fils de Dieu. Ce n'est plus seulement la Vierge Marie, fine fleur d'Israël, qui devient le lieu de la présence du Fils de Dieu, mais c'est le couple qui devient cellule de l'Église et lieu de la présence de l'Emmanuel. Par le sacrement du mariage, le couple devient le lieu de la présence divine. La Tradition relie donc l'homme d'aujourd'hui à l'homme biblique, les membres du couple deviennent des personnages bibliques. Le Saint Esprit relie et actualise l'Écriture sainte en vie de l'Église, tout se tient.

La fête de l'Exaltation de la Croix

Faisons un saut depuis la Théophanie jusqu'à une fête caractéristique, celle du 14 septembre, la fête de l'Exaltation de la sainte Croix. Le dimanche qui précède, nous lisons le texte de l'Évangile de Jean : « Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. »⁸ En d'autres mots, saint Jean commente le passage des Nombres où Moïse élève le serpent d'airain, tandis que tout le peuple juif le regarde avec foi et est ainsi guéri des morsures des serpents qui ont envahi le camp.⁹ Jean voit dans ce texte la préfiguration de l'élévation du Seigneur Jésus sur la Croix, prenant la forme et l'aspect de l'homme pécheur, de l'homme vipère, mais vipère en airain, vipère en or, fils de l'homme pécheur, mais Fils de Dieu, « afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas. »

Le 14 septembre, nous imitons ce geste de Moïse et élevons non pas le serpent d'airain mais la Croix. Ce geste a été fait pour la première fois par le patriarche Serge, lorsque l'empereur byzantin Héraclius reprit Jérusalem et qu'il retrouva la Croix du Christ, découverte une première fois par Hélène, la mère de Constantin. Prenant cette Croix, il la fait porter dans l'église de la Résurrection à Jérusalem et il l'élève, il la présente au peuple, imitant le geste de Moïse. Alors tout le peuple se prosterne, en criant comme le peuple juif mordu par les serpents : « *Kyrie eleison ! Kyrie eleison ! Kyrie eleison !* », c'est-à-dire « Seigneur, aie pitié ! »

Aujourd'hui encore, le 14 septembre, le prêtre élève la croix, tandis que tout le peuple crie trente-trois fois trois fois, c'est-à-dire cent fois : « *Kyrie eleison !* » Trois fois, on élève la croix et trois fois le peuple se prosterne. Nous regardons cette croix élevée, exaltée, avec la foi du peuple juif regardant le serpent d'airain, et nous croyons qu'à ce moment-là nous aussi, ayant foi dans le Christ, nous ne périrons pas mais aurons la vie éternelle, délivrés de la morsure du serpent, de la morsure du démon. Voilà un exemple magnifique de la continuité de la Tradition.

La conscience d'Église

Les orthodoxes croient qu'il existe ce qu'ils appellent une « conscience d'Église » et ils en font l'expérience. Pour nous, la conscience de l'Église n'est pas le magistère. Les papes, les patriarches, les évêques n'ont aucun monopole dans ce domaine. Ce n'est pas non plus la conscience individuelle. Il y a une conscience de l'Église. Lorsque je lis l'Écriture, je la lis en communion avec mes frères de l'Église, aujourd'hui, et avec les Pères. Lorsque je veux comprendre un passage de l'Évangile, que je lis une phrase qui me paraît surprenante ou un passage de l'Ancien Testament que je ne comprends pas, qu'est-ce que je fais ? Je vais aller voir, par exemple, ce que saint Jean Chrysostome, qui a longuement commenté tous les livres de l'Écriture sauf l'Apocalypse, écrit à ce sujet. Saint Jean Chrysostome n'est pas infallible, loin de là, mais son commentaire va m'éclairer. Je vais ensuite aller lire un commentaire par un auteur orthodoxe contemporain. Je vais enfin – et surtout – relire ou réécouter tel ou tel cantique que

l'Église chante et qui commente cette parole.

À travers tous les textes des Pères, à travers tous les cantiques de l'Église, à travers tous les auteurs contemporains, je constate un consensus qui exprime la conscience de l'Église. Il n'y pas chez nous de pape infallible, il n'y a pas non plus la fantaisie individuelle. Je crois que la Vérité, c'est-à-dire le Christ, vit dans l'Église et je sais que si je veux écouter cette Vérité et en vivre, je dois être assez humble pour me mettre au diapason de la conscience de l'Église. Donc, si j'ai une réaction personnelle, je vais tout de suite me demander : « Attention, est-ce là une interprétation individuelle, est-ce que au fond de moi la voix de ma conscience est vraiment en harmonie avec la voix des Pères, avec la voix des autres, la voix de l'Église ? »

C'est dans cette symphonie que je reconnais l'Esprit Saint qui parle, certes, dans mon cœur, mais qui parle aussi dans ton cœur et qui a parlé dans le cœur des Pères, qui s'exprime dans la liturgie, dans l'iconographie. Je retrouve à travers toute l'Écriture sainte, à travers toute la Tradition, ce même Esprit. Que je lise le récit de la Genèse qui me raconte la création du monde ou celui de l'Apocalypse qui relate la création du nouveau monde, que je participe à la célébration d'un baptême, où j'assiste à la re-création d'un homme aujourd'hui, je retrouve toujours le même Esprit qui parle à travers l'Écriture, qui parle dans l'Église, qui parle dans ma conscience.

Nous sommes les chantres et le chef d'orchestre invisible est le Saint Esprit. Tous les Pères et tous les frères jouent chacun d'un instrument de musique pour composer cette symphonie unique qui est à la fois l'Écriture sainte, la Tradition et toute la vie de l'Église.

NOTES

1. Cf. Dn 2, 31-36 ; 44-45.
2. Is 7, 14.
3. Is 9, 5.
4. Il s'agit d'Israël Zolli (1881-1956) devenu chrétien en 1945 sous le nom d'Eugenio.
5. Mt 1, 19.
6. Mt 1, 20.
7. Cf. Mc 1, 9-11.
8. Jn 3, 14.
9. Nb 21 6-9.

LE SENS PROFOND D'UNE FÊTE LITURGIQUE

Sur les douze grandes fêtes liturgiques célébrées par l'Église orthodoxe et illustrées fréquemment par les douze icônes situées au-dessus de l'iconostase, dix célèbrent des événements qui nous sont racontés en détail dans le Nouveau Testament. Les deux exceptions sont la Présentation au temple de la Vierge, le 21 novembre, et sa Dormition, le 15 août. On peut dire qu'une fête liturgique est un événement biblique lu, chanté, représenté, médité et vécu. J'aimerais reprendre chacun de ces aspects pour nous permettre de comprendre ce qu'est la célébration liturgique d'un événement biblique.

Une catéchèse audio-visuelle

L'événement est d'abord lu. Dans toutes les grandes fêtes, il y a des lectures de l'Ancien Testament, des épîtres et des Évangiles. Elles constituent en quelque sorte le noyau dur de la fête, qui raconte, dans les termes mêmes de l'Écriture, l'événement célébré.

Ce texte lu est encadré d'un récit chanté. Les offices des vêpres et des matines des grandes fêtes, en particulier, chantent tous les aspects de l'événement. Il y a là une dimension catéchétique d'une importance considérable. Souvent, un texte lu ne pénètre pas dans le cœur et dans l'esprit. Écouter une lecture suppose un effort d'attention, parfois une formation intellectuelle qui n'est pas courante. Pour les esprits les moins intellectuels, la lecture – en particulier lorsqu'il s'agit de la première audition – ne pénètre pas jusqu'au cœur. C'est pourquoi, dans un extraordinaire effort catéchétique, l'Église chante les événements bibliques, elle les raconte dans ses cantiques.

Les cantiques des fêtes liturgiques ne sont pas ces petits chants à l'eau de rose, si je puis dire, qu'affectionnait tellement le XIX^e siècle, mais des cantiques rigoureusement bibliques, reprenant souvent les termes mêmes de l'Écriture. Ils racontent parfois l'événement avec d'autres mots, le chantant dans des mélodies familières qui reviennent chaque année et permettent au récit biblique de pénétrer à la fois la mémoire collective des communautés et de toucher les cœurs. Ces cantiques, repris par tous les fidèles, rendent le récit biblique accessible à la masse. Ainsi, des foules qui parfois ne savaient même pas lire, connaissaient à travers ce que l'on appelle le tropaire de la fête – le cantique qui illustre l'événement central célébré – la Nativité, le Baptême du Christ, la Transfiguration... Le tropaire de la fête est connu et chanté par tout le peuple.

Le même thème, raconté par le récit de la Bible et chanté dans les cantiques de la fête, est aussi illustré par l'icône placée au milieu de l'église. Cela fait un tout, qui permet au récit biblique d'atteindre le fidèle non seulement par la lecture, mais aussi par l'ouïe et par la vue. C'est vraiment une Bible chantée, une Bible en images, c'est la méthode audio-visuelle appliquée par l'Église depuis ses origines, bien avant que n'existent les appareils d'aujourd'hui.

Une représentation liturgique

La célébration liturgique est aussi une Bible représentée. Il y a presque toujours, dans les grandes fêtes, des gestes d'une grande sobriété qui, sans tomber dans un caractère proprement théâtral, illustrent – au sens fort du terme – l'événement biblique. Voici un exemple : lors des matines du Vendredi saint, que l'on chante habituellement le soir du Jeudi saint, après que l'on ait lu dans l'Évangile le récit de la Passion et de la mise en Croix, le célébrant sort du sanctuaire, portant devant lui la Croix du Christ en procession et la plante au milieu de l'Église. Lors des vêpres du Vendredi saint, lorsque l'on lit le texte évangélique qui raconte la descente de Croix, l'icône du Christ clouée sur la Croix est descendue et posée sur le tombeau. Lors des matines du Samedi saint, le linceul avec la représentation du Christ mort dans sa tombe est porté en procession autour de l'église. Ainsi, l'événement lu dans le récit biblique, chanté par les cantiques, est aussi illustré par les gestes liturgiques.

Tout cela fait passer l'événement dans la conscience des fidèles, il ne s'agit pas simplement d'une lecture intellectuelle, mais l'événement est vraiment entendu, visionné, senti, il y a une émotion très sobre et très profonde lors de ces représentations liturgiques. Elles diffèrent fondamentalement des représentations théâtrales, telles que les « Mystères » du Moyen Âge, en cela qu'il n'y a pas de personnages, pas de jeux de visage, seulement des représentations symboliques. Le prêtre, lorsqu'il sort avec la Croix, ne la porte pas sur son dos, ce qui serait une représentation théâtrale imitant le geste du Christ. Non, il la porte devant lui, il ne joue pas au crucifié, il présente simplement la Croix. Par conséquent, ces gestes liturgiques sont en quelque sorte comme des icônes. Ils ont la sobriété de l'icône, ils ne cherchent pas à imiter les gestes ou les expressions comme on le fait au théâtre. Ils sont schématiques, liturgiques, sobres. Un geste liturgique est un geste symbolique et non théâtral, c'est-à-dire qu'il évoque l'événement mais ne l'imité pas.

Une méditation

L'événement biblique est aussi médité. Une célébration liturgique représente et chante le sens profond de l'événement tel qu'il se dégage d'une méditation séculaire. Voici un exemple : le soir du Dimanche des Rameaux, lorsque l'on célèbre les matines du Lundi saint dans les paroisses (dans les monastères, on les célèbre à l'aube du Lundi saint), on fait mémoire de la présentation par Ponce Pilate du Christ portant sa couronne d'épines et revêtu de son manteau de pourpre à la foule, disant : « Voici l'homme », « *Ecce homo* ». Cependant, quel Évangile est lu au cours de cet office que nous appelons office de l'Époux ? C'est celui qui nous raconte la parabole des dix vierges, ces jeunes filles qui attendent l'arrivée de l'époux au milieu de la nuit et dont cinq s'endorment en laissant leurs lampes sans huile, tandis que les cinq sages garnissent leurs lampes d'huile et vont à la rencontre de l'époux. Après avoir lu ce passage de l'Évangile, le célébrant sort du sanctuaire en présentant le Christ portant sa couronne d'épines et son manteau de pourpre. Le

peuple chante alors : « Voici l'époux qui arrive au milieu de la nuit, bienheureux le serviteur qu'il trouvera éveillé... » L'Époux de l'Église, que les vierges sages attendent et accueillent avec leurs lampes allumées, c'est le Christ de la Passion, le Christ au visage recouvert de crachats et à la tête couronnée d'épines. Celui qui reconnaît dans le Christ souffrant l'Époux de l'Église sera celui qui l'accueillera lors du deuxième avènement, à la fin des temps.

La célébration liturgique est cette double méditation, à la fois par la parabole de l'Époux et l'événement de la Passion, de la présentation du Christ par Ponce Pilate à la foule. Elle permet de dégager le sens profond de l'événement : le discernement par la foi du Fils de Dieu qui reviendra en gloire, derrière le masque souffrant du Christ de la Passion.

Il se passe quelque chose de semblable le Dimanche des Rameaux, lorsque l'Église célèbre l'entrée du Christ à Jérusalem sur le dos d'un âne, accueilli par les enfants et la foule avec des rameaux de palmiers, chantant : « Béni est celui qui vient au nom du Seigneur, hosanna au Fils de David ! » Ce chant est dans le texte biblique¹. L'Église fait là un rapprochement entre l'événement historique de Jésus sur le dos d'un âne « entrant dans la Jérusalem terrestre pour y mourir » (je cite le cantique que l'on chante au cours des matines de la fête) et le Fils de Dieu sur son trône de gloire, entrant dans la Jérusalem céleste pour y régner. L'Église voit ainsi, à travers l'événement historique de Jésus sur le dos d'un âne entrant dans la Jérusalem géographique, le Fils de Dieu porté par les chérubins et entrant dans la Jérusalem céleste. Dans le chant « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur », il y a l'accueil par les anges du Fils de Dieu entrant dans son Royaume en même temps qu'il y a le rappel du chant des enfants accueillant Jésus sur son âne.

Il y a donc une vision de foi, une méditation sur l'événement, qui accompagne la lecture du texte biblique et la représentation liturgique de l'événement par la distribution des rameaux de palmiers à la foule. En portant ces rameaux, elle prend le rôle des enfants de Jérusalem accueillant le Christ souffrant afin de l'accueillir également dans sa victoire.

L'aujourd'hui de Dieu

L'événement biblique est donc lu, chanté, représenté, médité, mais enfin et surtout, à travers ces chants, ces représentations, ces méditations, il est vécu. Ici, nous touchons à la signification centrale de la célébration. Il ne s'agit pas là d'une simple évocation mnémorique, du souvenir d'un événement passé. L'Église ne célèbre pas les événements de la vie du Christ de la même façon que la République célèbre la prise de la Bastille ou l'armistice. Il s'agit au contraire d'une actualisation de cet événement, vécu par le peuple chrétien aujourd'hui. Aujourd'hui est le mot-clé. Le Vendredi saint, nous chantons : « Aujourd'hui est crucifié le Fils de Dieu... » Lors de la Théophanie : « Aujourd'hui est baptisé dans le Jourdain... » Le mot aujourd'hui revient à chaque fête liturgique, c'est ce que saint Paul appelle « l'aujourd'hui de Dieu ». Les événements de la vie du Christ, certes, s'insèrent dans l'histoire des hommes, se situent dans un moment de l'histoire, mais, parce qu'ils

sont vécus par le Fils de Dieu qui est éternel, ils ont une portée éternelle, une actualité. Chaque homme, en chaque lieu et à chaque époque, peut y participer pour son salut.

C'est ici qu'intervient le Saint Esprit : Il est Celui qui rend l'événement biblique actuel. C'est Celui qui rend le Fils de Dieu incarné, naissant, crucifié, ressuscitant, montant aux Cieux, revenant en gloire, présent aujourd'hui dans la totalité de son économie. Tous les événements de la vie du Christ, espacés dans l'histoire passée – Incarnation, mort, Résurrection, Ascension –, dans l'histoire présente – assis, siégeant à la droite du Père –, dans l'histoire future – venant avec gloire juger les vivants et les morts –, tous ces événements qui se déploient dans le temps, passé, présent et à venir, sont vécus d'une façon actuelle aujourd'hui.

Dans la célébration, la présence de l'éternité et du Dieu éternel fait éclater la croûte du temps pour rendre toujours actuelle la vie du Dieu éternel et faire entrer l'homme de chaque époque dans l'éternité du Fils de Dieu. Grâce au Saint Esprit, l'Église dépasse le temps, l'Église entre dans l'éternité et l'éternité entre dans le temps. La célébration est le point de rencontre entre l'histoire et l'éternité, le lieu où l'éternité s'insère dans le temps des hommes, le moment où l'homme participe par la puissance de l'Esprit à la vie de Dieu. La célébration est donc davantage qu'une remise en mémoire de l'événement passé, elle est vraiment ce que les Hébreux appelaient *zukharon*, les Grecs *anamnèse*, en d'autres mots l'actualisation d'un événement de portée éternelle, intensément vécu à un moment du temps et de l'histoire, mais permettant d'apporter le salut à chaque homme de chaque époque et à toute la communauté chrétienne en chaque lieu et à chaque moment de l'histoire, en sorte que les hommes puissent véritablement participer à l'économie du salut du Fils éternel de Dieu.

NOTE

1. Mt 21, 9.

TRADITION ET CONSERVATISME

La question de la langue liturgique

Les Évangiles et la totalité du Nouveau Testament ont été écrits en grec, sauf l'Évangile selon saint Mathieu qui fut écrit à l'origine en araméen et dont le texte initial s'est perdu. Il est donc évident que l'Église de Grèce a toujours été assez fière que le Nouveau Testament ait été écrit dans sa langue. Il est vrai, également, que toute traduction modifie un peu le sens. On a souvent dit : « Traduire, c'est trahir », mais ce n'est pas une raison pour ne pas traduire. Il ne s'agit pas de tomber dans cette véritable hérésie que fut déjà au IX^e siècle ce qu'on appelle le trilinguisme.

Lorsque saint Cyrille et son frère saint Méthode ont traduit l'Écriture sainte en slavon, il y eut des oppositions dans le monde latin et on a dit qu'il n'y avait que trois langues sacrées, l'hébreu, le grec et le latin. C'est une hérésie : il n'y a pas de langue sacrée.

Il est normal que les Grecs soient fiers que l'Écriture Sainte ait été écrite dans leur langue. Il est normal que l'on émette des réserves sur des traductions qui souvent déforment. Mais il n'est pas orthodoxe de s'opposer à la traduction, car la Tradition de l'Église a toujours été de traduire. Dès le V^e siècle, il y a eu des traductions syriennes de la Bible. Dès l'époque de Photius et des saints Cyrille et Méthode, il y a eu des traductions en slavon et, par la suite, l'Évangile a été traduit en roumain, en finlandais, etc. Et toutes ces Églises ont employé la traduction non seulement pour la Bible, mais pour la liturgie.

Il est vrai qu'il est beaucoup plus facile, sociologiquement, de traduire du grec au slavon, ou du grec au roumain, ou du grec au finlandais, que du grec ancien au grec moderne. Lorsque, depuis son enfance, on a entendu réciter le Notre Père dans le texte de l'Évangile, si on le traduit en grec moderne, cela crée un choc. Aujourd'hui encore, malheureusement, il y a de très fortes réactions en Grèce contre l'emploi du grec moderne dans la liturgie ou même pour l'Évangile. On heurte les habitudes des gens, on les bouscule. Je dirais que le Saint Esprit bouscule les gens et, chaque fois que l'on a voulu progresser, on s'est heurté à un conservatisme naturel des sociétés – qui est d'autant plus explicable lorsqu'il s'agit d'une langue qui, en même temps, a transmis la foi sous l'occupation turque. On avait l'impression, dans un certain sens justifiée, que toucher à la langue, c'était toucher à la foi, c'était une sorte de concession à l'occupant.

Cela était également valable pour la Roumanie, la Bulgarie, la Serbie. Ces pays occupés ont conservé leur identité chrétienne en défendant leur langue contre celle de l'occupant. C'est un fait historique. Il est toujours très difficile ensuite de se libérer des habitudes qui ont été contractées pendant tous ces siècles. Cette attitude de défenseur d'une forteresse assiégée engendre des intégrismes, des attitudes purement conservatrices qui sont finalement des négations de la Tradition de l'Église, de la vraie Tradition dynamique et créatrice.

Ces attitudes défensives sont toujours funestes. J'aime beaucoup cette image que je cite souvent, qui compare le lac de Galilée à la mer Morte : le premier est un lac généreux, toute l'eau qu'il reçoit du Nord, du Jourdain, il la redonne au Sud et, par conséquent, son eau est vive et poissonneuse. Tandis que la mer Morte est une mer égoïste, toute l'eau qu'elle reçoit du Nord, elle la garde pour elle. Le résultat est qu'elle s'évapore, qu'elle est la plus salée des mers et qu'aucun être vivant ne peut y vivre. Une communauté chrétienne, une Église, ne vit que si elle donne. Si elle a une attitude conservatrice de défense, elle meurt.

Il faut cependant reconnaître malgré cela, qu'effectivement, sous une occupation étrangère, il y a des attitudes conservatrices qui se justifient davantage, si l'on ne veut pas se laisser absorber.

Le mouvement Zoï en Grèce

Il y eut en permanence, dans l'Église orthodoxe en Grèce, sous l'occupation et même jusqu'à nos jours, deux courants. Un courant conservateur qui considérait un peu l'Église comme une forteresse à défendre : il ne fallait toucher à rien pour tout conserver. Ne pensons pas que cette attitude était purement négative. Il est certain que, quand on traverse quatre siècles d'occupation turque ou, pour les pays slaves, une période sensiblement égale d'occupation mongole, il faut à tout prix conserver la foi, d'où cette attitude assez défensive. Ce courant se retrouve d'ailleurs souvent aujourd'hui encore dans ces pays.

Parallèlement, il y a un courant que l'on peut qualifier de libéral, qui voulait justement que l'Évangile puisse atteindre le peuple et qui, par conséquent, voulait le traduire en grec moderne. D'où la réaction des éléments les plus conservateurs contre ces traductions. Mais le fait même qu'il y ait eu la réaction signifie bien qu'il y avait également le courant opposé.

Eusebios Matiopoulos (1849-1929) est un exemple de ces personnalités dynamiques qui ont conduit à un véritable renouveau spirituel. Nous avons là un contraste avec ceux qui avaient ce que j'appelais la stratégie de la forteresse. Matiopoulos a été l'un des fondateurs du mouvement Zoï, un grand mouvement de renouveau spirituel en Grèce durant toute la première moitié du XX^e siècle. Ce mouvement a fortement réagi contre les abus de l'Église, ce qui l'a conduit parfois à avoir une attitude anti-ecclésiale. Le paradoxe est là : il est difficile d'être un réformiste dans l'Église sans entrer en conflit avec les autorités ecclésiastiques. Il s'agit alors de garder la juste mesure, c'est-à-dire de respecter l'épiscopat, qui maintient la continuité de l'Église à travers les siècles, tout en insufflant dans l'Église un dynamisme rénovateur permanent. Matiopoulos a été un de ces grands artisans du dynamisme rénovateur.

Dans l'Église orthodoxe en général, il y a constamment eu – c'est une image – des protestants à l'intérieur de l'Église. C'est parce que ces protestants sont toujours restés à l'intérieur de l'Église et qu'ils ont protestés, si je puis dire, mais sans jamais rompre avec l'Église, qu'elle a pu se rénover dans la continuité. Je crois que Matiopoulos en est un exemple. Il a été un réformateur qui n'a jamais rompu avec l'autorité ecclésiastique. Il était d'ailleurs prêtre, mais lui et toute la fraternité qu'il a fondée avaient fait le vœu de ne jamais devenir évêques, ceci pour lutter contre les ambitions du clergé.

Intégrisme et intégrité

Il y avait un brave curé qui avait dans son église un magnifique vitrail et il eut peur que les intempéries et la grêle ne viennent le casser. Il fit alors construire un mur en béton derrière son vitrail, ce qui le masqua, car toute la beauté du vitrail était dans la lumière qui le traversait. Ce qui fait la beauté de la Bible, c'est Dieu au-delà de la Bible, de même, ce qui fait la beauté de la liturgie, de l'Église, c'est Dieu qui se trouve au-delà. L'intégrisme consiste à prendre l'expression des merveilles de Dieu pour Dieu Lui-même, à idolâtrer l'expression et en faire un absolu. Dieu est lumière, la lumière éclaire tout mais ne se voit jamais. Voilà ce que me semble être

l'intégrisme. Le contraire, c'est de toujours chercher Dieu Lui-même au-delà de toutes ses manifestations.

La vérité n'a pas besoin d'être protégée, elle fait son chemin, elle s'impose. Il n'y a pas de contradiction entre la tolérance et l'intégrité de la vérité : être tolérant ne veut pas dire manquer de conviction, ne pas croire à l'intégrité d'une vérité. C'est au contraire ne pas vouloir l'imposer par la force, parce que l'on croit à la force propre de la vérité. La vérité n'a pas besoin de la force physique. Si on lui laisse le temps, elle fait toujours son chemin. Cela est vrai des vérités mathématiques, elles sont difficiles à trouver mais à la longue tout homme de bonne foi les accepte. Cela est vrai aussi, bien que beaucoup plus difficile, de la vérité tout court, de la Personne du Christ, de la vérité personnelle. À la longue, la vérité s'impose parce qu'elle est éternelle, alors que tous les arguments faux passent.

Il s'agit de ne pas confondre le respect, la tolérance, avec un certain syncrétisme. Je n'aimerais pas voir une statue de Bouddha dans une église. Soyons intègres dans notre foi, mais sans jamais chosifier l'objet de notre foi, sans que jamais l'expression ne devienne un absolu. Je pense que l'intégrisme est une hérésie en soi, qu'il se qualifie de l'adjectif de musulman, de juif, de catholique, de protestant ou d'orthodoxe, c'est la même hérésie, seul l'objet que l'on absolutise est différent. L'intégriste orthodoxe aura tendance à absolutiser la liturgie, il vous sautera à la gorge si vous donnez trois coups d'encensoir au lieu de deux ou si vous faites la moindre entorse au rite. L'intégriste catholique va idolâtrer l'institution-église, en faire un absolu et tomber dans une sorte de papolâtrie, etc. Il s'agit toujours de cette même attitude de durcissement, de fermeture au lieu de rechercher la lumière. On est alors en opposition avec l'Esprit de vérité.

La vérité n'est jamais quelque chose, elle est un souffle qui nous mène vers le visage du Christ, toujours plus loin, une recherche, une avancée, une marche. On ne possède pas la vérité, c'est une direction au bout de laquelle se trouve le Christ.

La liberté évangélique

La liberté est le don suprême que nous fait le Christ. « La vérité vous rendra libres. » Dans l'office du baptême, nous demandons au Christ de donner à celui qui va être baptisé la liberté qui lui est acquise par sa foi malgré l'indignité du prêtre. L'Évangile rend libre. Il n'y a pas de contradiction entre liberté et vérité. Bien au contraire, il ne peut y avoir appréciation de la vérité que si on l'accepte librement. « Que celui qui veut venir à ma suite renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il Me suive. » Saint Jean Chrysostome, dans son *Traité sur le sacerdoce*, dit que les magistrats ont le pouvoir d'empêcher le mal et d'imposer le bien, mais que les prêtres n'ont pas ce pouvoir : un bien imposé n'en serait plus un. Le bien n'est tel que s'il est libre. C'est l'acte libre, le mouvement libre vers Dieu, qui est un mouvement d'amour.

On confond sans cesse le respect et l'amour de la vérité dans son intégrité avec l'intolérance. C'est le contraire : il faut adorer la vérité, car la vérité c'est le Christ, et en même temps respecter l'autre, sa liberté, son opinion. Quand les choses vont trop bien et sont trop belles, le malin essaie de tout gâcher, il faut

s'attendre à ce que le mal intervienne pour essayer de tout casser.

Le Christ dit à la Samaritaine : « Dieu est Esprit et Vérité et c'est en Esprit et en Vérité qu'il convient de L'adorer »³ Ce souffle de l'Esprit, ce mouvement où nous ouvrons les voiles de notre cœur et de notre âme pour que le souffle de l'Esprit nous pousse vers la vérité, sans trop savoir où l'on va, comme Abraham quittant sa patrie, sans savoir où Dieu l'envoie, voilà l'amour de la vérité qui est le contraire de l'intégrisme. C'est un acte de foi où l'on ne sait pas où l'on va, où l'on ira n'importe où nous mènera la vérité. On adore la vérité qui est le Christ et, de même que l'on ne possède pas Dieu, qu'on Le cherche, qu'on va vers Lui, on ne possède pas la vérité, on la cherche, on avance vers elle. C'est là une attitude de mouvement, de souffle, d'Esprit, jamais d'un objet que l'on tient. On ne peut chosifier Dieu, ce que fait tout intégrisme.

La tolérance

Je ne vois aucune contradiction entre être vraiment et profondément convaincu d'une fidélité à l'Esprit de vérité et, en même temps, respecter l'autre, même lorsqu'on le voit clairement dans l'erreur. Il n'y a de tolérance que si l'on pense que l'autre a tort. Si l'on pense qu'il a peut-être autant raison que nous, alors il n'y a pas besoin d'être tolérant. Être tolérant, c'est accepter que celui qu'on pense être dans l'erreur est tout de même digne de respect et a droit à la parole. Être convaincu que des hommes de bonne foi finissent par reconnaître la vérité et que cette vérité a par conséquent toujours recours à la persuasion, jamais à la force. C'est penser que l'autre, que nous estimons être dans l'erreur, est parfaitement libre de s'exprimer. C'est respecter sa liberté et même son erreur.

Reconnaître que l'autre est « contre nous », cela ne veut pas dire que l'on ne va pas le tolérer, au contraire. « Aimez-vous ennemis. »⁴ Comment le Christ a-t-Il traité le publicain ? L'excommunication n'est pas de l'intolérance : si quelqu'un professe quelque chose de contraire à la vérité de l'Église, il ne doit pas communier, mais cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas le respecter, qu'on ne va pas lui donner toutes ses libertés, mais en dehors de l'Église. On ne le force pas à communier, mais on lui dit : « Ce que tu dis et ce que tu fais sont incompatibles avec la vie d'un chrétien. C'est un fait, mais tu gardes toutes tes libertés, je te respecte en tant qu'homme, en tant qu'hérétique, même ; cela ne veut pas dire que je ne te considère pas comme hérétique, mais je te respecte. » Voilà la tolérance, ce n'est pas du laxisme.

Tradition et modernité

Il y a un équilibre à trouver entre la fidélité à la Tradition, c'est-à-dire à la permanence de la vérité à travers les siècles, la fidélité à l'héritage des apôtres, et en même temps le contact avec la société d'aujourd'hui, avec tous les problèmes de l'homme contemporain. L'Église éternelle doit sans cesse faire face à un monde qui change tout le temps. Le message est éternel et les modes changent constamment. Dieu ne cesse de s'incarner dans des sociétés, des époques et des mœurs différentes. L'orthodoxie s'est plongée dans le monde moderne occidental tout en

restant dans les pays de vieille orthodoxie qui subissent sans préparation et d'une façon brutale le choc du monde moderne, de l'industrialisation, de l'américanisation. Les sociétés orientales sont totalement déconcertées et je crois que les orthodoxies incarnées dans le monde occidental peuvent alors les aider à cette adaptation nécessaire, en même temps que nous autres nous ressourçons à leur contact.

La pensée orthodoxe, en s'incarnant dans une pensée française claire – cartésienne dit-on d'habitude – a pu elle-même se clarifier et s'enrichir. Lorsque les orthodoxes ont commencé à s'exprimer en français, il y a eu là un apport de la civilisation française aux profondeurs de la pensée orthodoxe. C'est un peu ce qui s'est passé lorsque la civilisation grecque ancienne a été ensemencée par la vie chrétienne et que tout ce mode d'expression, cet outil extraordinaire qu'avaient forgé les Grecs anciens, est entré en contact avec la révélation du Christ et la Bible. À notre époque, ce même Évangile, cette même pensée biblique vient en contact avec la civilisation française et se découvre une fertilité extraordinaire.

Boulgakov fit partie de cette première génération de théologiens russes à Paris. Il fut l'un des premiers à rappeler à l'Occident la place indispensable dans la vie de l'Église et de la Trinité de la Personne du Paraclet, du Saint Esprit. La théologie de Boulgakov fut approfondie par un autre grand théologien orthodoxe parisien, Vladimir Lossky. Celui-ci souligna le fait que, s'il y avait eu une Incarnation du Fils, s'anéantissant Lui-même (la phrase est de saint Paul dans l'épître aux Philippiens) pour se cacher derrière la nature humaine, il y a également – et c'est tout aussi important – une sorte d'anéantissement de l'Esprit Saint venant se cacher à la racine de notre liberté et de notre volonté. Nous ne sommes jamais aussi libres que lorsque c'est le Saint Esprit qui inspire notre action ou notre pensée, parce que Lui, le Consolateur, vient s'identifier avec l'Esprit de l'homme, avec le souffle de Dieu dans l'homme, en sorte que lorsque l'homme est en communion avec le Saint Esprit, il agit de son propre fait, de sa propre liberté et il est vraiment libre, il est vraiment lui-même.

NOTES

1. Jn 8, 32.
2. Mt 16, 24.
3. Jn 4, 24.
4. Mt 5, 44.
5. Ga 3, 28.
6. Phil 1, 17.